

Choix de films à Radio-Québec

Léo Bonneville

Number 157, March 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1992). Review of [Choix de films à Radio-Québec]. *Séquences*, (157), 10–11.

Women Like Us (Susanne Neild, Rosalind Pearson, 1991, Grande-Bretagne) a eu le courage de se pencher avec sensibilité et franchise sur la vie et les problèmes des lesbiennes du troisième âge, sujet aussi rarement abordé que celui de l'extrême jeunesse (14 à 20 ans) dont Jennifer Montgomery, dans **Age 12: Love with a Little 1** (U.S.A. 1991) et Sadine Beining, qui a 17 ans — dans une saisissante rétrospective (six films) — explorent les multiples ramifications avec autant d'intelligence que de patience.

Le Tiers-Monde et l'Asie sont également très présents avec le Nicaragua: **Sex and the Sandinistas**



(Lucinda Broadbent, 1991, Grande-Bretagne); Cuba: **Not Because Fidel Says So** (Graciela Sanchez, 1988, Cuba) et Puerto-Rico: **Kim** (Arlym Gajilan, 1987, États-Unis). Ces trois films présentent, parfois un peu naïvement, mais avec beaucoup de bonne volonté, les difficultés, les drames, mais aussi l'évolution et l'espoir des communautés gaies et lesbiennes dans ces pays, particulièrement dans le très beau et très sincère **Kim**, remarquablement

structuré et mis en images.

Avec quatre courts métrages, les États-Unis et l'Angleterre se sont également penchés sur la participation gaie/lesbienne aux compétitions sportives, autre sujet très rarement abordé jusqu'ici. Ces courts métrages nous emmènent en Asie: **Women of Gold** (Eileen Lee et Marylyn Abbink, 1990, États-Unis), à l'entraînement: **The Zone** (Katya Bankowsky, 1991, États-Unis), à Vancouver: **The Gaymes** (Ellen Spiro, 1991, États-Unis) et en Angleterre: **Personal Best** (Richard Kwietniowski, 1991, Grande-Bretagne). Au-delà d'une célébration des corps, de leur endurance et de leur beauté dans l'effort, on découvre en filigrane les motivations et les raisons d'être de ces choix: la performance, la valorisation personnelle, le désir de vaincre et aussi — et surtout — l'orgueil de la caste: on est gai, on en est fier, et on le prouve en étant aussi bon, sinon meilleur que les autres! Cependant, si le documentaire, tout important qu'il soit, ne rend compte que d'une réalité fragmentée, ou à tout le moins limitée, c'est essentiellement dans la fiction ou la création artistique que nous allons pouvoir voir fonctionner et s'exprimer la mentalité, l'esprit et la réalité active des gais du monde entier.

Beyond Gravity (Garth Maxwell, 1988, Nouvelle-Zélande), **Foolish Things** (Peter Wells, 1982, Nouvelle-Zélande) et **Sleeping Around** (Michael Rogowski, 1985, Australie) m'ont particulièrement plu. Tout d'abord, il s'agissait d'œuvres provenant de pays avec lesquels nous n'avons que peu de contacts; ensuite, cela permettait de faire un peu le point sur la mentalité et les attitudes artistiques de ces camarades du bout du monde. Et j'avoue que j'ai été séduit. **Beyond Gravity**, jolie histoire d'amour un peu rétro et conventionnelle, très bien montée et jouée, se laisse voir sans problème. Le second, gentil sans plus, tentait de flatter le voyeur en nous, mais, dans mon cas, sans grand succès: tout ça me semblait bien dépassé: le troisième, superbe de douce folie, cumulant à la fois *Monty Python* et *Saturday Night Live*, naviguait avec ivresse entre le délire et le burlesque. Les trois, présentés à la suite le même soir, composaient l'un des

programmes les plus intéressants du Festival.

Autre moment intense: **The Garden** (Derek Jarman, 1990, Grande-Bretagne), qui posait des questions essentielles sur la persécution gaie au cours des siècles, remettait en question le rôle de l'Église face au sida et à la menace nucléaire, et surtout commentait sans parti pris, m'a-t-il semblé, mais avec une effrayante lucidité les carences humaines et politiques de l'Angleterre thatcherienne. Assez difficile d'accès, le film m'a néanmoins semblé le plus beau, le plus dur et le plus complet des films de Jarman, constituant en quelque sorte son testament affectif et culturel puisque, atteint du sida, il a été à peine capable d'en assurer le montage final.

Je passe sur **No Skin of My Ass** (Bruce Labruce, 1990, Canada), aussi prétentieux qu'inutile, sur **De Avonden** (Rudolf von de Berg, 1990, Pays-Bas) rempli de bonnes intentions et tout fier de sa critique sociale, mais long, lourd et filandreur, sur **Naughty Boys** (Eric de Kuyper, 1984, Pays-Bas), inepte, mal monté, mal joué, mal contrôlé et trop long de 60 minutes (il en fait 105). Ce Kuyper était d'ailleurs à l'honneur avec une mini-rétrospective de trois autres films, dont **Pink Ulysses** (1990), qui se vautre pendant 98 minutes dans une complaisance érotico-poétique aussi gênante qu'ennuyeuse. Le pauvre Homère, auteur du scénario original, a certainement dû retourner ses pauvres os blanchis à l'ombre des cyprès de Delphes!

Pour terminer, les organisateurs avaient programmé à la Cinémathèque québécoise une section travestissement qui a permis de revoir des films intelligents et subtils sur le sujet: **Queen Christina** (Ruben Mamoulian, 1933, États-Unis) avec la Divine, **Le Secret du Chevalier d'Eon** (Jacqueline Audry, 1959, France-Italie), vilain mélo «sauvé par les images», comme dit André Chevaussu et surtout le magnifique **Victor/Victoria** (Blake Edwards, 1982, États-Unis) qu'on revoit toujours avec plaisir, tant c'est bien fait et bien joué.

Patrick Schupp

CHOIX DE FILMS À RADIO-QUÉBEC

(avec dates prévues)

LE SAMEDI À 21 HEURES

Monsieur Hire (Patrice Leconte, France, 1989) - 22 février (79 minutes). Ce solitaire épie la jeune Alice. Il est témoin d'un meurtre perpétré par l'ami d'Alice. Va-t-il le dénoncer?

Cinéma Paradiso (Giuseppe Tornatore, Italie, 1989) - 29 février (123 minutes). Toto passe son temps avec Alfredo dans la cabine de projection du cinéma Paradiso. Un incendie détruit le cinéma et Alfredo devient aveugle. Que fera Toto?

Jésus de Montréal (Denys Arcand, Canada, 1988) - 1er mars (119 minutes). Un jeune comédien décide de mettre en scène la passion selon Saint-Marc. Il est amené à revivre le calvaire du Christ. Une lecture moderne de l'évangile.

Sexe, Mensonge, Vidéo (Steven Soderberg, États-Unis, 1988) - 8 mars (96 minutes). Ann découvre que Graham est impuissant et passe son temps à regarder des enregistrements de femmes racontant leurs aventures sexuelles.

La Vie et rien d'autre (Bertrand Tavernier, France, 1989) - 15 mars (136 minutes). Irène est à la recherche de son mari disparu pendant la guerre de 14. Elle rencontre le commandant Dallaplane et les premiers rapports sont difficiles.

Crimes et Délits (Woody Allen, États-Unis, 1989) - 29 mars (104 minutes). Pour se débarrasser de sa maîtresse, Rosenthal commande le meurtre. Mais sa conscience maintenant la torture.

Milou en mai (Louis Malle, France, 1991) 4 avril (86 minutes). À la mort de la mère d'Émile dit Milou, des discussions de famille s'engagent sur la succession.

LE SAMEDI VERS 23 HEURES

Sous le soleil de Satan (Maurice

Pialat, France, 1987) - 15 février (96 minutes). Mouchette, après avoir tué son amant, se tourne vers l'abbé Donissan tourmenté par Satan. Lutte entre le bien et le mal.

Les Ailes du désir (Wim Wenders, Allemagne, 1987) - 29 février (127 minutes). Poème allégorique. Un ange voudrait vivre la vie des humains. Il rencontre une trapéziste dont il tombe amoureux.

Thérèse (Alain Cavalier, France, 1987) 7 mars (91 minutes). La vie de Thérèse Martin à partir de l'âge de 15 ans. Une Thérèse vive, enjouée, exaltée même, mais aussi mystique.

Théorème (Pier Paolo Pasolini, Italie, 1968) - 14 mars (93 minutes). Un étrange visiteur arrive dans une famille bourgeoise et bouleverse la vie bien ordonnée de ses membres.

Hannah et ses sœurs (Woody Allen, États-Unis, 1987) - 28 mars (107 minutes). Huit personnages tourmentent autour d'Hannah. Un film à la fois intelligent et mordant, mais aussi tendre et mélancolique.

Quatre Aventures de Reinette et Mirabelle (Éric Rohmer, France, 1986) - 4 mars (99 minutes). Sur le thème du rat des villes et du rat des champs, quatre histoires pleines d'observation, de sensibilité et d'humour.

Porte de Lilas de René Clair



Léo Bonneville

LE DIMANCHE À 14 HEURES

Porte des Lilas (René Clair, France, 1957) - 3 mars (98 minutes). Un dangereux individu recherché par la police se réfugie chez un «artiste». Que faire?

Compartiment Tueurs (Costa-Gavras, France, 1965) - 29 mars (92 minutes). Un crime a été commis dans un train. L'inspecteur veut interroger des passagers, mais trois sont tués.

L'Assassin habite au 21 (Henri-Georges Clouzot, France, 1942) - 5 mars (84 minutes). Des meurtres ont été commis dans une pension. Trois hommes soupçonnés sont arrêtés. Mais les crimes continuent.

Le Corbeau (Georges-Henri Clouzot, France 1943) - 12 mars (87 minutes). Des lettres anonymes circulent dans une petite ville française. Plusieurs personnes sont soupçonnées et la rumeur fait des ravages. Un suspense soutenu. Un brillant film policier.

LE DIMANCHE VERS 23H30

L'Arrangement (Elia Kazan, États-Unis, 1969) - 23 février (125 minutes). «Un homme de 44 ans qui ne s'aime pas peut-il repartir à zéro?» C'est la question que se pose Eddie Anderson avant d'entreprendre l'aventure.

La Fureur de vivre (Elia Kazan, États-Unis, 1955) - 8 mars (110 minutes). C'est le film qui a rendu célèbre James Dean. Il sera intéressant de voir si ce film traduit la «fureur de vivre» des adolescents d'aujourd'hui.

La Faux Coupable (Alfred Hitchcock, États-Unis, 1953) - 22 mars (101 minutes). Une étrange ressemblance avec un gangster recherché entraîne l'arrestation de Balestrero. Un calvaire commence pour cet homme et sa famille.

La Loi du silence (Alfred Hitchcock, États-Unis, 1953) - 29 mars (94 minutes). Le père Logan est soupçonné de meurtre. Tenu par le secret de la confession, il risque sa vie. Le film se déroule à Québec.



EN ATTENDANT COPPOLA

Le sujet du prochain film de Francis Ford Coppola n'est plus un secret pour personne. Le réalisateur d'*Apocalypse Now* et des *Godfather* s'attaque à un des classiques de la littérature fantastique: *Dracula* de Bram Stoker. Le réalisateur américain est même allé jusqu'à prétendre que sa version cinématographique serait la première à être fidèle au roman et à souligner ses aspects érotiques. Je ne sais si Coppola devient prétentieux avec l'âge, mais je connais déjà quelques films qui ont sensiblement rempli le même contrat. Il est vrai que le classique de Tod Browning,

Dracula (1931), est très loin de la lettre de Stoker, mais Coppola a-t-il vu toutes les autres adaptations du même livre? Quelque chose me dit que oui, ce qui me trouble énormément. Que nous réserve donc Coppola? Voit-il des éléments freudiens dans le roman original? Confèrera-t-il une psychologie profonde aux personnages imaginés par Stoker, en rejetant l'idée que ceux-ci ne soient que des archétypes? À moins qu'il se soit mis en tête de transposer fidèlement la structure narrative du récit, composé d'extraits de journal intime ou professionnel et